



VOLUME 1
NUMERO 2,
1999

Spécial Hip-Hop

Ma mère est une B-Girl

C
A
F
É
-
G
R
A
F
F
I
T
I



Une «writer»
en talons
hauts

Artistes en plein
délire!

ISBN 2-9803768-5-X

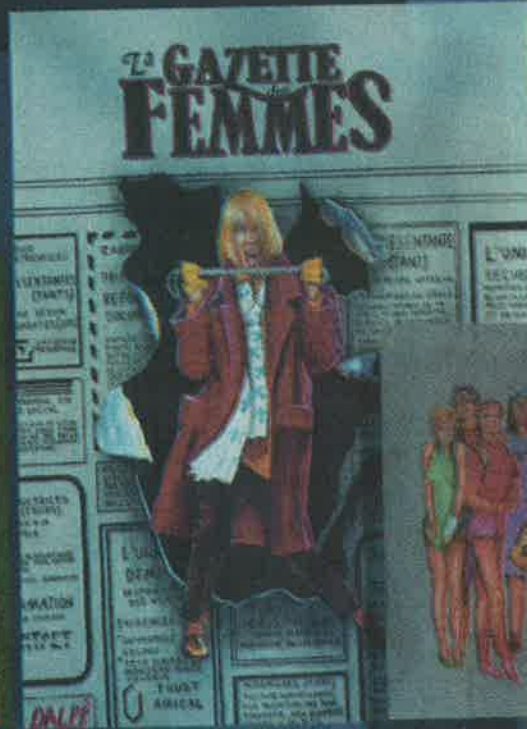


9 782980 376856

Luc Dalpay



Le grand frère des jeunes artistes



Je suis un peintre autodidacte et rebelle. Quand on peint pour sa survie, les toiles vibrent, résonnent et rayonnent.



Le Café-Graffiti est ma façon de partager ma passion, mon art avec les jeunes.

Comme un père de famille, je veux léguer mes techniques, ma disponibilité, ma présence et toute mon âme d'artiste. Une image vaut mille mots, j'en ai beaucoup à partager.

Infographie: Duv



Spécial Café-Graffiti · Vol. 1 N-2 1999 4265 Ste-Catherine Est. Mtl QC, H1V 1X5 · 256-9000

SOMMAIRE

Luc Dalpay	2
Editorial	4
Olga Panina	5
Galerie urbaine	6
La page à Yud	8
Le Café-Graffiti, c'est quoi au juste?	9
Skywalker: le breaker des étoiles	10
100 % Zes	11
Ma mère est une b-girl	12
Raymond Viger	14
Une «writer» en talons hauts	15
DJ P.H.A.K. se met à table	16
KazÉko	17
Les 1001 visages du Café-Graffiti	18
Rémi Seers	19
13th Prophet	20
Le port du casque: qui a raison?	21
Crois-toi	22
Victor Panin	23

Ce numéro spécial a été publié grâce à l'aide et au support exceptionnels de M. André Boisclair, ministre de la Solidarité sociale et député de Gouin.

En vous abonnant au Journal de la Rue (6 numéros par année 20 \$), vous recevrez gratuitement 2 numéros annuels du Café-Graffiti. Pour vous abonner, voir page 14.

Coordonnateur et rédacteur en chef: Raymond Viger

Rédactrice adjointe et correctrice: Julie Gagnon

Directrice artistique: Danielle Simard

Infographistes: Duy Tran
Christopher Allen

Journalistes: Sekond Hand
Shanne Lefebvre

Tirage: 20 000 exemplaires.

La reproduction totale ou partielle pour un usage non pécunier des articles est autorisée, à la condition d'en mentionner la source.

Les textes et les dessins apparaissant dans le Café-Graffiti sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Collaborateurs: 13th Prophet, Sylvain Masse, Danielle Froment, Steve Fortin, Frédéric Leduc, Nicole Sophie Viau, Patrick Béland, Rémi Seers, Marc Gendron, Diane Carter, Luc Dalpé, Olga, Panina, Victor Panin, François Provost, Eric Boudreau, Eryk Demers.

Photographes: Steve Fortin, Paul Labonté, Rémi Seers, Kajin Goh.

Dessinateur: Duy Tran

Nous aimerions recevoir vos commentaires, vos textes, vos graffitis. Ne vous gênez pas pour nous écrire.

Dépot légal:
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Spécial Café-Graffiti · Vol. 1 N°2 1999 4265 Ste-Catherine Est. Mtl QC, H1V 1X5 · 256-9000



Éditorial

Raymond Viger



Les jeunes ont besoin de s'exprimer et de confronter leurs idéaux, leurs valeurs. Au Café-Graffiti, nous accompagnons, entre autres, des jeunes de l'underground, des jeunes qui ont un vécu, un passé qui fait partie de leur quotidien. Leur art devient leur raison de vivre, le sens qu'ils ont donné à leur vie.

Ces jeunes ont aussi d'autres appellations: les marginaux, les décrocheurs, les jeunes de la rue... Plusieurs d'entre eux arrivent au Café-Graffiti et nous devenons comme une famille pour eux, leur lieu d'appartenance, souvent le premier endroit où ils se sentent vraiment chez eux.

À leur demande, nous avons conçu avec eux ce magazine. Un magazine à leur couleur, plein d'intensité et de fougue. Dans le même quartier que nous, Hochelaga-Maisonneuve, un groupe de jeunes s'exprime par la même culture: La Gamic.

Le jour où La Gamic a traversé les portes du Café-Graffiti pour faire une entrevue avec Radio-Canada, j'étais loin de me douter que cette visite créerait un tel bouleversement, une réaction si vive de la part de certains jeunes du Café-Graffiti.

Lorsqu'un groupe, tel que La Gamic, qui a entrepris une démarche de commercialisation et de mise en marché pénètre dans leur local, ils réagissent avec force. Les membres de La Gamic sont perçus facilement comme des imposteurs pour ces jeunes qui ont maintenant quelque chose à défendre pour la première fois de leur vie et qui

ne veulent pas être récupérés par le système.

Certains jeunes acceptent difficilement une démarche de commercialisation. Ils voient cela comme la perte d'une certaine partie de leur identité. C'est l'obligation de changer, de faire des compromis pour s'adapter au marché. Leur expérience les amène à être très rigides et intransigeants.

Leur art devient leur raison de vivre, le sens qu'ils ont donné à leur vie.

Un de nos jeunes, Fred, avait entendu une entrevue que La Gamic accordait à la radio. Réagissant à leur présence sur les ondes, il entend qu'ils avaient repris une «toune» d'un autre jeune. Fred manifeste son désaccord lors du premier numéro du «Spécial Hip-Hop Café-Graffiti». Il revendique le fait qu'un vrai rappeur doit composer ses propres textes, garder son style et non s'emparer de celui des autres.

Les préjugés qu'éprouvaient Fred l'ont amené à mal interpréter ce qui s'est dit sur les ondes. Il est arrivé à Fred ce qui nous arrive souvent lorsque nous écoutons notre interlocuteur avec des idées préconçues. Dans ce cas-ci, il s'agissait d'un CD qui avait été fait dans le cadre d'un concours. Pour l'occasion, les textes gagnants étaient interprétés par différents groupes musicaux.

Une de nos interventions au Café-Graffiti est d'aider les jeunes à confronter leur attitude et leur comportement, les amener à s'ouvrir sur le monde sans devenir réactifs à tout ce qui bouge. Ils sont à l'âge des absolus, les nuances et les compromis sont difficiles.

La Gamic aura été d'une très grande aide pour nous permettre de faire notre travail de confrontation. Ils sont venus nous voir et rencontrer nos jeunes à plusieurs reprises. Ces rencontres n'auront pas toujours été faciles. Nos jeunes sont plutôt rebelles, révoltés par les coups qu'ils ont reçus avant d'avoir appris à se battre.


Au nom du Café-Graffiti et de tous ses membres, je remercie La Gamic pour leur patience et leur participation à nos débats. Je remercie La Gamic pour l'aide et le support qu'ils nous ont apportés et d'avoir accepté que dans la confrontation, ils aient pu être blessés à l'occasion par certaines paroles ou écrits de nos jeunes. Ce magazine en était à sa première parution et nous avons grandi énormément par leur présence et leur implication.

Je profite de cette occasion pour féliciter Julie Gagnon, la journaliste qui s'est retrouvée entre l'arbre et l'écorce avec ce premier texte qu'elle signait pour notre magazine. Elle se souviendra longtemps de cette expérience qui va lui permettre de voir le journalisme sous un nouveau regard. Je la félicite pour avoir pris le temps de s'assumer et de prendre sa place.

Grâce à cette expérience, les jeunes ont fait un pas vers une plus grande écoute sans préjugés.



Olga Panina



Je suis une artiste peintre originaire du Kazakhstan. J'ai réalisé en quelques mois plus de cinq toiles. Je travaille présentement à la création d'un tapis Hip-Hop. Même s'il fait chaud sous mes pelotes de laine, j'ai beaucoup de plaisir à sentir la laine filer sous mes doigts. Pour développer un nouveau style artistique, je me laisse imprégner par la culture Hip-Hop et je la transpose à ma manière dans mes œuvres.


Le français n'est pas une langue facile pour moi, j'essaie de l'apprendre à tous les jours. Je vous invite à venir me rencontrer et à échanger avec moi en français, s'il vous plaît!



Que pensez-vous de ceci: les graffiteurs qui célèbrent à coups de bombes aérosol et de dessins démentiels l'ouverture d'une galerie urbaine en plein centre-ville de Montréal? Un site en plein air spécialement conçu pour eux! Un groupe de jeunes du Café-Graffiti est en train de finaliser le concept qui pourrait bien voir le jour au printemps prochain.

La galerie sera située tout juste à côté du métro St-Laurent, au coin des rues St-Laurent et De Maisonneuve, exactement là où il y a actuellement un grand terrain vacant. Un site de 10 000 pieds carrés sera mis à la disposition des graffiteurs, aux débutants tout comme aux vétérans. Ce projet permettra de créer un échange, voire un certain rapprochement, entre les graffiteurs et la population. Une façon d'atténuer les préjugés auxquels font souvent face les fous de la bombe aérosol.





Des jeunes embauchés par le Café-Graffiti tentent actuellement le tout pour le tout afin de mener à bon port ce projet. Ces jeunes recherchent toujours des bailleurs de fonds, des sommes qui sauront faire la différence. Même si c'est un projet marginal, la ténacité du groupe réussira à vaincre les préjugés rattachés au graffiti.

Dernièrement, le Café-Graffiti obtenait son premier mur légal: 500 pieds de palissades entourant la construction du nouveau CLSC de Hochelaga-Maisonneuve. Sur la rue, les passants se sont approchés des jeunes pour leur parler et les féliciter pour leur travail et leur créativité. Des personnes âgées, dans la majorité des cas, qui n'avaient que des bons mots pour eux. Le même scénario risque fort probablement de se reproduire sur le site de cette galerie urbaine qui en fera voir de toutes les couleurs!

galerie urbaine

Henri Beaudin

Henri Beaudin

Beaudin
Radisson

<http://www.internetradisson.com>



Cote Saint-Catherine
Snowdon



de Ca
Acad



Saint
ville
mor
oya
loo
L
E



Saint-La
Place-des-A
McGill
Peel
Concordia
Alwater



**MONTREAL
METRO
(SUBWAY)**



**Ça fait maintenant deux ans que je fréquente
le Café-Graffiti, un endroit où je trouve toujours quoi faire.
J'étais peintre, mais j'ai arrêté, j'ai préféré me concentrer
sur l'infographie tout en gardant mon style.**



Le Café-Graffiti, c'est quoi au juste?

Raymond Viger

Après avoir terminé la première édition de la journée du 18 août à la Place Hydro-Québec en 1997, le petit appartement de Luc Dalpé, qui nous servait d'atelier, était devenu vraiment trop petit. Les jeunes nous demandaient un atelier plus grand et situé dans Hochelaga-Maisonneuve, leur quartier d'appartenance.

Le local que nous leur avons trouvé abritait un restaurant. Et pourquoi pas! En le retapant un peu, on pourrait servir du café et quelques sandwichs aux gens qui viennent nous visiter. Les murs pourraient servir de galerie pour les toiles des jeunes et on placerait l'atelier dans la vitrine pour que tout le monde puisse voir ce qui se passe de magique dans le local.

Nous ne cherchons pas à faire comme tout le monde, nous cherchons à être nous-mêmes.

Avec un peu de recul, je ne me suis trompé que sur un point. Nous sommes encore à retaper un peu le local après deux ans! La plomberie a sauté (c'était le verglas à l'intérieur du local), l'élec-

tricité a dû être refaite (on prenait des chocs partout avec des fils dénudés), la première année nous avons fait la vaisselle en faisant bouillir l'eau (la deuxième année nous avons eu un chauffe-eau grâce à un don d'Hydro-Québec), nous écrivions à l'ordinateur avec des mitaines faute de chauffage, l'eau s'est infiltrée un peu partout, etc., etc., etc. Vous pensez peut-être que je suis en train d'écrire un roman de fiction? Oubliez-ça. J'ai essayé une fois et ça n'a pas marché. Aujourd'hui, je me limite à la stricte vérité, ce que j'ai vu et entendu.

La partie la plus plaisante pour les jeunes n'aura sûrement pas été d'enlever l'ancien plancher pour en poser un autre, mais de peindre le local. Du graffiti un peu partout: au plafond, dans les toilettes, sur les murs,

Seule une visite peut vous faire réaliser l'ampleur de tout ce que cela peut représenter.

autant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Même l'enseigne a été graffitiée. Seuls les yeux avertis des graffiteurs peuvent la déchiffrer. Si vous voyez un local et que vous ne pouvez pas déchiffrer l'enseigne, vous êtes chez nous au Café-Graffiti!

En plus d'une galerie, d'un petit restaurant et d'un atelier pour la peinture, le graffiti et le break-dancing, le Café-Graffiti est devenu un lieu d'appartenance, de rencontre et d'échange pour les jeunes. Nous ne voulions pas en faire un ghetto social et nous refermer sur nous-mêmes. C'est un local ouvert à tous. C'est spécial, différent et original. Nous ne cherchons pas à faire comme tout le monde, nous cherchons à être nous-mêmes. Essayez et vous verrez.

Le Café-Graffiti, c'est plus qu'un local. C'est un lieu d'échange et de créativité qui nous permet de rêver et d'exploiter notre potentiel créateur. Notre âme est incrustée un peu partout dans le local. Seule une visite peut vous faire réaliser l'ampleur de tout ce que cela peut représenter.



Skywalker: le breaker des étoiles

Julie Gagnon



Johnny Walker Bien-Aimé a commencé à breaker à l'âge de 16 ans. Aujourd'hui, il est membre du Montréal Tactical Crew en plus d'être professeur de break-dancing au Café-Graffiti. Celui que l'on surnomme Skywalker au café a appris en solo l'art de tourner sur la tête et sur les mains.

JG: Quand tu as commencé, le break-dancing n'était pas aussi populaire qu'aujourd'hui. Comment se fait-il que tu aies décidé de breaker?

Johnny: À cette époque, il y avait quelques groupes de break-dancing, mais je ne les connaissais pas vraiment. Un jour, j'ai vu un groupe en pleine action et j'ai tout de suite aimé les mouvements. C'est comme cela que j'ai commencé à faire du break-dancing. Dans ce temps-là, je faisais déjà du sport. Je jouais au basket et je faisais des arts martiaux.

JG: À quand remonte la création du Montréal Tactical Crew?

Johnny: Le groupe a été formé il y a cinq ans. J'étais là dès le début et le Montréal Tactical Crew a été créé avec la réunification de trois autres «crews»: le Subbzconnection, les Scalphunters et les Goldenbreakers. Je connaissais un gars de l'un de ces «crews» et j'ai décidé de m'impliquer et de devenir l'un des sept membres actifs du groupe.

JG: La compétition est-elle trop forte dans le break-dancing?

Johnny: Non. Il faut une certaine compétition même s'il faut apprendre à se respecter entre breakers et plus particulièrement lors des compétitions. Les breakers sont comme des avocats qui se livrent une bataille lors d'un procès.

Lors des compétitions, celui qui l'emportera sera celui qui aura le plus grand contrôle technique sur ses mouvements et qui saura déclencher le plus d'applaudissements parmi le public.

JG: Qu'est-ce que tu penses des filles qui s'impliquent dans le Hip-Hop?

Johnny: Les filles ont leur place dans le mouvement Hip-Hop. La plupart sont encore gênées de montrer ce qu'elles savent faire, mais ça s'en vient. Il y a de plus en plus de filles qui s'impliquent.

JG: Est-ce que tu trouves qu'il y a du sexisme dans ce milieu?

Johnny: Non, il y a même des filles qui se font applaudir plus facilement que des gars dans les compétitions. Les gens sont parfois beaucoup plus impressionnés de voir des filles breaker ou bien ils veulent tout simplement les encourager à continuer.

JG: Comment te vois-tu dans le futur?

Johnny: Je me vois toujours avec mon groupe. J'aimerais qu'on se surpasse encore plus et à tous les niveaux. J'aimerais également développer d'autres projets avec le Café-Graffiti. Pour l'instant, je continue de breaker et de donner des

cours de break-dancing.

JG: En terminant, peux-tu nous parler un peu du cours que tu donnes?

Johnny: J'offre un cours de break-dancing à toute personne qui a envie d'en faire. J'apprends à mes étudiants la base de cette danse, comment faire une chorégraphie et développer leur style et leur originalité. J'offre ce cours parce que j'ai remarqué que plusieurs débutants vont breaker sans savoir ce qu'il faut faire et ne pas faire. La plupart d'entre eux se mettent à danser sans réfléchir aux risques de blessures.

Pour de plus amples informations sur le break-dancing ou sur les cours qu'il donne, vous pouvez le rejoindre au Café-Graffiti au (514) 254-1676. Pour lui parler, demandez tout simplement Johnny ou Skywalker.



J'ai commencé à peindre au Café-Graffiti, inspiré par les toiles exposées. Après avoir essayé l'acrylique, j'ai décidé de peindre avec mes médiums préférés, les canettes et les crayons-feutres, créant ainsi mon nouveau style.

100% ZES

1602 ZES 4EVER



Ma mère est une b-girl

Julie Gagnon

Un monde d'hommes le Hip-Hop? De plus en plus de filles dansent, font du Rap, dessinent des graffitis ou apprennent à tourner sur la tête. Natasha Jean-Bart a, quant à elle, choisi de s'élancer sur un plancher de break-dancing... et de pied ferme!

Un premier rendez-vous retardé parce que la journaliste que je suis était débordée. Quelques minutes plus tard, Natasha, ou plutôt la maman qu'elle est, doit s'occuper de ses petits et reporte notre rencontre au lendemain. Je dois avouer que j'avais bien hâte de faire sa connaissance. J'avais entendu parlé d'elle, je savais qu'elle était jeune, qu'elle avait des enfants et qu'elle faisait du break-dancing. Une fille qui s'implique et qui prend sa place dans le Hip-Hop, ça m'impressionnera toujours. Trois heures à discuter ensemble -disons qu'elle n'a pas la langue dans sa poche!- où de sa petite voix douce, elle m'a parlé de ce qu'elle vit dans le Hip-Hop en tant que fille.

Plus communément connu comme LA fille de Flow Rock, ce "crew" montréalais de break-dancing, Natasha fait également de la danse professionnelle à titre de danseuse et de chorégraphe (c'est elle qui s'est chargée de la chorégraphie pour le vidéo de No déjà). Tout comme elle, son «crew» aime bien se surpasser et être différent. Au fil du temps, Natasha et ses cinq compères ont su développer leur propre style et faire leur nom. Leur marque de commerce: dénicher de nouveaux concepts originaux et intégrer des éléments théâtraux dans leurs chorégraphies.

Natasha, de son nom d'artiste Tash, danse depuis l'âge de cinq ans et ça fait maintenant quatorze ans

qu'elle s'intéresse de très près au break-dancing. Elle en a vu, entendu et vécu des choses, elle qui s'est rendue à Los Angeles et à New York pour savoir de

quoi se nourrissait le break là-bas. Tranquillement, elle a roulé sa bosse, pris de l'expérience et aujourd'hui, elle travaille souvent avec des équipes françaises. «*Contrairement aux années '80, il est plus facile aujourd'hui pour une fille d'intégrer le mouvement Hip-Hop. Entre filles, on s'encourage beaucoup, on s'aide énormément et on se rend même visite à l'occasion. Dans le break, les filles participent de façon plus artistique que les gars et réalisent des combinaisons plus complexes, même si elles n'ont pas leur force musculaire. Elles apportent un côté féminin au mouvement et il faut qu'elles apprennent à se serrer les coudes. Elles doivent prendre conscience de l'importance de leur apport à la culture.*»

Dans le Hip-Hop, être une fille s'avère parfois une lame à double tranchant. Certains spectateurs ap-





Hochelega
PONTAC HYUNDAI
Maisonnierre
Chevrolet Oldsmobile

Paul Lamoureux
Jean-François Goyette

3700, STE-CATHERINE EST, MONTREAL, QUEBEC H1V 2E8
TÉLÉPHONE: 514-526-4471 • TÉLÉCOMBURE: 514-925-7198



plaudiront davantage la fille qui osera se lancer tête première aux côtes des hommes sur le plancher de break; tandis que bien des filles devront travailler deux fois plus fort pour faire leur place et gagner le respect de leurs collègues. *«Le Hip-Hop devient de plus en plus sensuel et on le remarque déjà dans le Rap, notamment dans la façon qu'ont les hommes de parler des femmes dans leurs textes. De plus en plus, les producteurs demandent aux filles de s'habiller sexy pour danser dans les vidéoclips, sans tenir compte de l'avis de l'artiste et sans respecter le thème ou les émotions transmises dans la chanson. La plupart du temps, les filles sont prévenues seulement à la dernière minute qu'elles devront être sexy. Le manque de travail fait qu'on se plie*



trop souvent à leurs exigences, alors qu'il serait normal que l'on soit averti à l'avance du genre de vidéo qui sera tourné afin de prendre une décision plus éclairée.»

Aujourd'hui âgée de 28 ans, Natasha est mère de trois jeunes enfants qui présentement suivent son exemple et apprennent à maîtriser les jeux de pieds typiques du break-dancing. Dans son «crew», la maman qu'elle est tempère les choses lorsque les gars voient trop rouge. *«Un «crew» c'est comme une famille. Il faut que tout le monde participe et soit traité sur un même pied d'égalité pour que ça marche. Les filles, qui sont de plus en plus nombreuses dans le mouvement Hip-Hop, atténuent les choses et calment les gars quand ils s'énervent trop.»*



**«dire que j'étais si
mignonne autrefois»**

*Je n'affiche pas
n'importe où, une
question d'image....
et de respect!*



Raymond Viger

Je suis un passionné dans tout ce que je fais. N'ayant pas adopté une philosophie unique, mon univers est la somme d'une partie de plusieurs philosophies de vie qui se côtoient, en constante interrelation. J'utilise différents moyens pour exprimer ma conception de vie et d'intervention. Une intervention qui passe par la coeur, une histoire d'amour de la vie qui s'écrit à tous les jours, un jour à la fois.



La vente de ces livres et l'abonnement au Journal de la Rue est une façon de financer nos activités et notre intervention auprès des jeunes.



Après la pluie... Le beau temps 10\$

Un recueil de textes à méditer. On l'ouvre au hasard d'une lecture. Je voudrais vous offrir ces textes, en espérant que vous ne les lirez PAS.

Prenez le temps de vous les laisser conter, par cette voix intérieure que trop souvent on enterre, dans le tumulte de nos activités quotidiennes.



Quand un homme accouche... «Tom» 10\$

Quand un homme accouche, une histoire vraie! Un roman de cheminement humoristique, une façon de dédramatiser les événements de la vie. L'accouchement de l'enfant intérieur qui devient mon thérapeute.



Opération Graffiti 20\$

Toute l'histoire d'un projet qui a fait naître le Café Graffiti. Ce que les jeunes ont vécu. Ce qu'ils ont fait vivre aux intervenants. Un livre rempli d'amour pour une nouvelle vision des jeunes.



Guide d'intervention 6\$

Guide d'intervention de crise auprès d'une personne suicidaire. Un geste simple et pratique pour les aidants naturels, parents et intervenants. Démystifier le processus suicidaire, la crise, notre rôle et notre responsabilité.

Le Journal de la Rue Abonnement 1 an 6 numéros 20\$

Le Journal de la Rue, un moyen d'expression pour tous. Les jeunes, les parents et les intervenants y parlent de leur vécu, de leurs difficultés, mais surtout des solutions positives qu'ils ont trouvées.

Le Journal de la Rue, une publication qui vise à informer et à sensibiliser les jeunes et les adultes sur les problèmes sociaux qui nous concernent tous.

S'il vous plaît faites-nous parvenir vos coordonnées, votre choix de livres et votre paiement à l'ordre du Café-Graffiti au 4265 Ste-Catherine Est, Montréal, H1V 1X5

PAS DE TAXE, S.V.P rajouter 2\$ pour les frais d'envoi des livres.

Une "writer" en talons hauts

Sekond Hand et
Shanne Lefebvre

Osea est une "writer" âgée de 17 ans. Elle vit à Montréal et on peut voir ses tags partout entre Papineau et Notre-Dame-de-Grâce. Elle étudie présentement au cégep et envisage de faire carrière en design graphique ou bien en programmation.

Osea n'est ni féministe, ni une adepte du "girl power". Ce qu'elle désire avant tout, c'est d'être respectée pour ce qu'elle fait et non parce qu'elle est une des rares filles à faire du graffiti à Montréal. Caractérielle, elle était réticente à l'idée de se confier. Voici le compte-rendu de l'entrevue qu'elle a quand même bien voulu nous accorder. De cet entretien, on reste sur notre faim, car Osea demeure une personne intéressante sur qui on voudrait en savoir plus.

Café-Graffiti: Comment as-tu commencé à faire du graffiti et qui t'a initié?

Osea: J'ai commencé à dessiner sur les bureaux à l'école secondaire et après ça, je me suis mise à porter plus d'attention aux tags dans la rue. Je n'ai pas vraiment été influencée par quelqu'un. Quand j'ai commencé, je ne connaissais personne qui en faisait. J'ai juste écrit un nom un moment donné et tout a commencé. C'était à la fin de 1997.

C-G: Connais-tu d'autres filles qui "bomb"?

Osea: Je connais sûrement tous leurs tags, mais je ne connais pas nécessairement les filles qui les ont fait. Habituellement, si une fille fait des tags, tout le monde sait tout à propos d'elle.

C-G: Comment te sens-tu en tant que fille dans ce milieu?

Osea: Je sens que j'ai beaucoup d'attention. Parce que je suis une fille et qu'il n'y

en a pas beaucoup qui "bomb", plusieurs personnes connaissent mon nom dans la communauté des graffiteurs.

C-G: Trouves-tu qu'il y a de l'injustice, du sexisme dans ce milieu?

Osea: Ton nom peut être traîné dans la boue et les rumeurs commencent habituellement par "oh! elle a couché avec telle personne!" ou encore "elle fait des graffitis

C-G: Je t'ai vu faire des graffitis et c'était amusant de te voir habillée comme une dame, portant une longue jupe et sortant une canette de ton sac.

Osea: Ferme-la et n'écris pas ça! (en riant)

C-G: Est-ce que tu t'es déjà fait arrêter?

Osea: On m'a attrapé deux fois, mais les policiers ne détiennent jusqu'à présent aucune preuve contre moi.

C-G: Est-ce que tu fais partie d'un «crew»?

Osea: Non. Je trouve qu'en faisant partie d'un «crew», on n'accorde plus autant d'importance à notre tag. Tout à coup, faire voir le «crew» devient très important. Tranquillement, tu peux même oublier la véritable raison pour laquelle tu as commencé à faire du graffiti. Et puis, il y a tous les conflits qui opposent les «crews» et auxquels tu es mêlé indirectement. C'est très enfantin et c'est compliqué pour rien. Si j'étais dans un «crew» avec quatre ou cinq personnes qui sont de bons amis, ça pourrait peut-être bien m'intéresser. Le

problème à Montréal c'est que tu ne connais pas nécessairement toutes les personnes qui font partie de ton «crew». Un «crew», ça devrait être comme une famille.

C-G: Prévois-tu faire des graffitis encore longtemps?

Osea: J'espère continuer encore longtemps. Je me vois à 35 ans quitter mon travail le soir, avec de la peinture et vêtu d'un costume, en faisant des tags dans des ruelles.



Saviez-vous qu'il en coûte une petite fortune à Postes Canada pour nettoyer toutes boîtes aux lettres?

seulement pour rencontrer des gars". Ce sont des mensonges et bien des gars se sentent menacés parce qu'une fille réussit à faire ce qu'ils font.

C-G: Est-ce qu'il y a des avantages à être une fille qui fait des graffitis?

Osea: C'est plus difficile pour une fille d'être identifiée comme graffiteur. À cause de notre tenue vestimentaire ou de notre allure en général, on ne ressemble pas au graffiteur type.



DJ P.H.A.K. se met à table

Raymond Viger

Sachez à quel point dans le Hip-Hop le nom de l'artiste est important. Son nom à lui s'écrit «P.H.A.K.» du terme anglophone «fact» qui signifie en français «faits». La mission qu'il se donne: «énoncer les faits». Ph pour un PH équilibré (il a un côté écolo très prononcé) et représentant les deux premières lettres de son prénom. AK extrait d'un AK 47, une arme militaire, car il est un soldat de la rue. Voilà la signification de son nom d'artiste, mais il y a plus que cela.

RV: Ça fait combien de temps que tu fais du «scratch»?

DJ: J'ai commencé à faire du «scratch» avec mon frère il y a maintenant quatre ans. Aujourd'hui, il fait des «mix» dans le Reggae.

RV: À l'époque, portais-tu le même nom?

DJ: Non, on s'appelait P.L.P. les initiales de «Phat liver production» (Production de foie gras). Cela venait du fait que nous mangions des cochonneries, on mixait et on ne faisait pas grand chose. On a décidé de faire attention à ce que l'on mangeait et j'ai remplacé le Phat par le Phak. «Phak liver production» que je définis comme étant ma mission en ce qui concerne l'alimentation.

RV: Un peu compliqué à suivre tout cela, mais comment avec le «scratch», peux-tu en arriver à faire passer ton message qui est de faire attention à son alimentation?



DJ: Quand tu fais du «scratch», tu as des vinyles spéciaux. La première partie tu as les paroles et la musique, la deuxième est seulement instrumentale et sur la dernière, tu ne retrouves que les paroles. Quand tu fais du «scratch», tu peux choisir quelques mots dans plusieurs chansons et créer le message que tu veux, une façon de jouer avec les mots. Je peux ainsi créer des phrases qui me font vibrer et qui me représentent.

RV: Ça représente quoi pour toi être DJ?

DJ: Je le fais parce que j'aime ça, c'est une façon de montrer mon intérieur. Le «free style» c'est l'inspiration du moment. C'est comme un maître de cérémonie, tu crées l'ambiance de la salle, tu peux faire l'effet d'un band. À toi seul, tu peux faire bouger une foule.

RV: C'est quoi les qualités d'un bon DJ?

DJ: Ça commence par une bonne alimentation, ça aide à te concentrer et assure ta dextérité. Il faut que tu sois vrai, que tu restes toi-même. Ne te casse surtout pas la tête à être autre chose que toi-même. Il faut que tu t'amuses et que tu montres ce que tu vis. Ne camoufle rien. L'underground ne pardonne pas. Ça ne prend pas grand chose pour avoir de mauvais commentaires. Et pour la popularité, elle vient souvent à celui qui est resté lui-même et qui ne s'y attendait pas.



Hamburger .99¢

valeur

Jusqu'au 4 septembre 1999



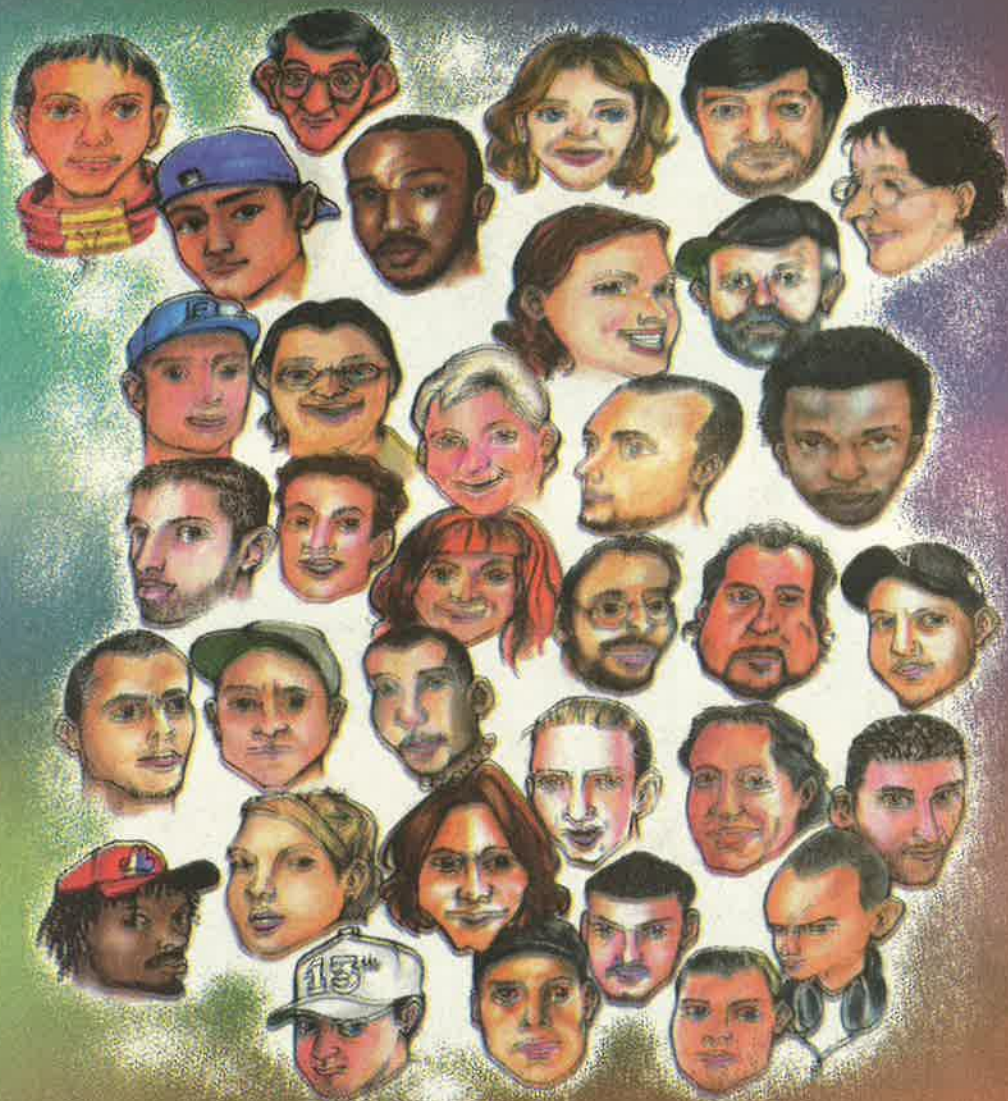
Spécial Café Graffiti · Vol. 1 N°2 1999 4265 Ste-Catherine Est. Mtl QC, H1V 1X5 · 256-9000

hasEko

Enfant du béton,
Envahi par la pensée.
Dans le chaos,
J'y trouverai la simplicité.
De la noirceur,
Je t'éclairerai.
L'Eko de ma noirceur,
Je me dois de kasser
K.E.

haseko1@netscape.net
<http://sites.netscape.net/haseko1>

Les 1001 visages du Café-Graffiti



LA CLINIQUE DES JEUNES

Consultations médicales

Services confidentiels et gratuits
pour les 12-20 ans
Sans rendez-vous
les mardis de 16 h à 20 h



psychologiques et sociales

HOCHELAGA-MAISONNEUVE
1620, av. de LaSalle
Montréal, (Québec) H1V 2J8
Tél.: 253-2181

Rémi Seers



Aspirant peintre et amoureux de la vie pour vous servir...

Je vous invite cordialement à venir goûter la subtilité de mes œuvres.



Illustration 2000



13th prophet

Le "Prophet" 13,
13-c, du 13 juin, est 13-o-q-p à d-montrer
la facilité que g à propa-g mon art.
Du rap aux graffs,
j'me représente comme Tyson sur 1 ring,
(À grands coups d-clats).
J'frappe fort et en grande pour me faire
connaître pis qu'on se souviene de moi,
BLOWW!!!



Le port du casque: qui a raison?

Julie Gagnon

Tout comme pour le vélo, le port du casque pour faire du break-dancing demeure une alternative qui est loin de faire l'unanimité. Pour les irréductibles ou les puristes, porter un casque c'est comme tricher aux cartes. Pour les moins téméraires ou les plus prudents, porter un casque c'est une question de bon sens.

Lorsqu'on voit des breakers en pleine action sur un plancher de danse, on ne peut que frissonner à l'idée qu'un d'entre eux ne se blesse sérieusement. Un breaker fait des pieds et des mains pour épater la galerie, il tourne sur sa tête et virevolte dans les airs les pieds bien pointés vers le ciel et les mains solidement appuyées sur le sol. Au Salon Pepsi Jeunesse, un jeune dans le feu de l'action est tombé tête première sur le plancher de break-dancing. Se dirigeant vers d'autres kiosques avoisinants, certains chuchotaient que le jeune breaker aurait dû porter un casque; d'autres, c'est ce qui arrive lorsqu'on pratique une telle danse aussi dangereuse.

En plus d'être sécuritaire, le casque peut éviter la perte de cheveux causée par une trop grande friction avec le sol. Malheureusement, le casque n'est pas toujours très stable et peut bouger. En faisant certains mouvements plus complexes, on risque même de se casser le cou. Jean-Paul Dufresne, un des secouristes pour Postes et unités de premiers soins qui s'est occupé du breaker mal en point au Salon Pepsi Jeunesse, croit que les breakers devraient porter un casque en tout temps. «Le casque c'est bon pour éviter les commotions cérébrales, mais ça ne peut empêcher les blessures au cou. Le problème avec le casque c'est que les jeunes refusent la plupart du temps d'en porter un.»

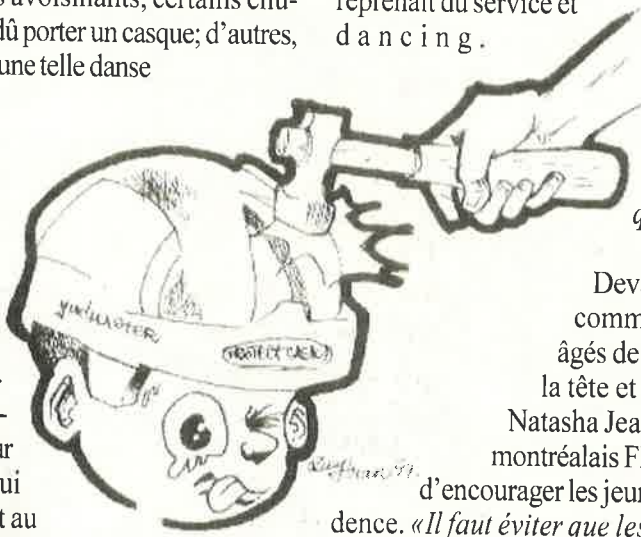
Johnny Walker Bien-Aimé, professeur de break au Café-Graffiti et membre du Montréal Tactical Crew, en a vu de toutes les couleurs depuis qu'il fait du break-dancing. Adeptes de la tuque et du casque, il n'hésite pas à porter son casque régulièrement. Selon lui, un accident comme celui survenu au Salon Pepsi Jeunesse aurait pu être évité. «Le breaker a tout simplement mal exécuté le mouvement qu'il voulait faire. Même s'il peut incommoder le breaker qui veut réussir ce genre de mouvement, le casque aurait pu lui éviter de recevoir un tel coup sur la tête.»

C'était la première fois en quatre ans que le jeune breaker du Salon Pepsi Jeunesse se blessait aussi sérieusement. De son vrai nom Richard Khammany, le casque n'aurait, selon lui, absolument rien changé. «J'étais hyper-fatigué lorsque j'ai essayé de faire ce mouvement appelé le «air flare». C'est une erreur technique, car j'ai poussé avec la mauvaise main.» Une commotion cérébrale et une semaine plus tard, celui que l'on surnomme Klish reprenait du service et

se remettait à faire du break-dancing. «Avec le break, c'est important d'y aller étape par étape. Quand on commence, il ne faut pas essayer de faire les mouvements compliqués comme ceux qu'on voit dans les vidéos.»

Devant un tel constat, plusieurs centres communautaires interdisent aux jeunes âgés de moins de douze ans de tourner sur la tête et même de faire du break-dancing. Natasha Jean-Bart, qui est membre du «crew» montréalais Flow Rock, croit qu'il est primordial d'encourager les jeunes débutants à faire preuve de prudence. «Il faut éviter que les jeunes sautent des étapes et leur imposer certaines restrictions. Les jeunes, surtout les enfants et les adolescents, ne sont pas toujours conscients de leurs limites physiques alors que leur croissance n'est même pas encore terminée. En tournant sur la tête et même en portant un casque, ils peuvent affaiblir leur colonne vertébrale.»

Entre les puristes et les moins téméraires, s'il peut sembler difficile de trancher, il reste que des deux côtés on vise avant tout le professionnalisme. Chose certaine, qu'on décide de porter un casque ou non, tout comme pour le vélo la prudence est de mise. Dans le break, il faut se méfier des signes de fatigue, être patient et ne pas sauter des étapes. Et même dans le feu de l'action, il faut s'assurer de bien maîtriser le mouvement avant de le faire. Contrairement au vélo, dans le break, la seule personne envers qui on pourra s'emporter en cas de blessure, c'est soi-même.



13th Prophet

Les croyances, en quoi tu crois?
En quoi as-tu la foi mon gars?
Tu as perdu confiance en l'avenir,
Penses-tu qu'on contrôle ton devenir?
Le seul contrôle qu'on a sur toi,
C'est ton chèque tous les débuts de mois,

The why, I don't know,
Just, I let my mind flow,
Je me fous de tout, je dis tout,
La fin du monde, je m'en fous,

Je ne pense plus à demain,
Ça ne sert à rien, c'est trop loin,
Vivre au jour le jour, sans détour,
J'ai le travail, l'argent et l'amour,

«So», qu'est-ce que j'veux de plus, dis-moi?
Un dieu pour croire, j'crois pas,
Je me passe des problèmes de différences,
À partir des croyances sans sens,
Qui amènent la guerre sur terre,
Et la haine dans les airs,

Frères, aînés, photo du passé,
Cicatrisés par les erreurs des années,
C'est vrai qu'ils sont vieux,
Mais au moins ils sont heureux,
Combien de fois leur a-t-on dit,
La fin du monde c'est lundi?
Et pourtant aujourd'hui ils sont ici,
Et maintenant tu comprends petit!!!

SAVIEZ-VOUS QUE...

... dans le break, les cheveux deviennent une forme de protection supplémentaire pour les breakers? En effet, un breaker aux cheveux rasés risque de se faire plus mal en tournant sur la tête qu'un autre à l'épaisse chevelure ou ayant des "dreads".



La Promenade
Ste-Catherine Est

Michel Maher
Directeur général

Téléphone 514-254-4242
Télécopieur 514-254-6003

4242, rue Ste-Catherine Est
Montréal (Québec) H1V 1X3



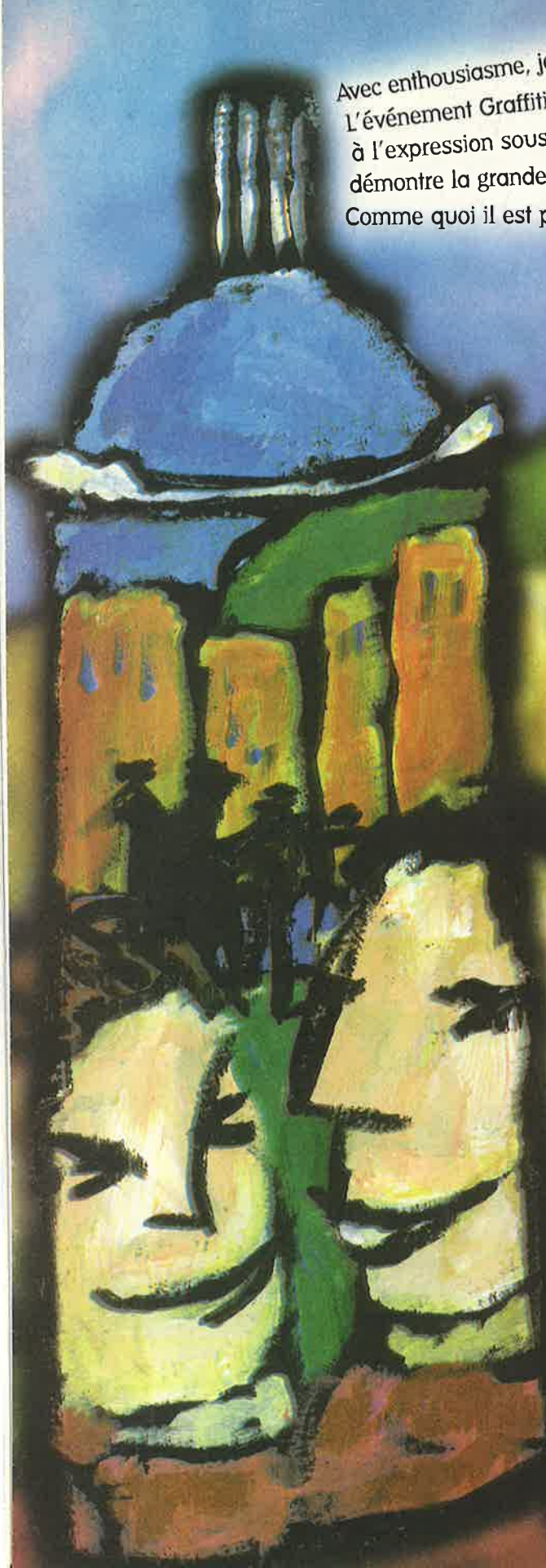
Victor Panin



"Originaire du Kazakhstan, j'ai reçu ma nationalité canadienne en 1998. Mon atelier se retrouve en plein cœur du Café-Graffiti."

Tout en gardant son style et sa précision, il devient un témoin important de la culture Hip-Hop à Montréal. Un artiste doit refléter son temps et son époque, ce qu'a su réussir brillamment Victor Panin.





Avec enthousiasme, je témoigne à nouveau de mon appui à l'équipe du Journal de la rue.
L'événement Graffiti met en lumière une culture ouverte à la participation et
à l'expression sous toutes ses formes. Cette heureuse initiative, unique à Montréal,
démontre la grande diversité culturelle de notre métropole et l'originalité qui y gravite.
Comme quoi il est possible de faire différemment et solidairement!



André Bolduc
Ministre de la Solidarité sociale

Graffiti

ou l'art de faire
différemment et
solidairement...

Québec 